

poèmes pour tous

dans mon pays où les arbres ne savent pas lire
le vent marin lit les messages des absents

par bonds d'oiseaux sur les fils électriques
sur les bouts des doigts de la pluie qui sait compter
jusqu'à zéro

il parle des rires emmurés dans les villes
des lettres sans destinataires,
des hommes qui comptent leur âge sur leurs cils

mon pays où les hommes meurent sur les plus hautes
branches

Vénus Khoury-Ghata
(au sud du silence)

POUR FINIR

Le savez-vous, chez ce peuple d'oiseaux
La mode fut qu'on se coupât les ailes:
Pourquoi de l'aile, on ne volait plus guère.
On mangeait trop et l'on marchait si peu
Que pour finir on se coupa les pattes.
Quant à chanter, le fait devint si rare
Que pour finir, on se coupa la gorge.

Norge
(Bal masqué parmi les
comètes)

Même la rose, voyez-vous
avait appris à mentir. Même
l'encre si douce des pigeons
servait à falsifier l'aurore.
Comprenez bien! les jeunes femmes
étaient perdues, car de leurs yeux
on retirait tous les matins
un peuple entier d'étoiles mortes.
Même les mots, vous l'ai-je dit?
étaient des puces qu'on écrase.
On n'a pas pu désinfecter
notre pays de sa mémoire,
et c'est pourquoi tout est mêlé:
cendre et froment, cheval et aube,
amour et haine, homme et salive.

Alain Bosquet
(Poèmes un)

LA NUIT

Ils avaient osé voter la nuit, par peur des grenouilles robots. Les fils télégraphiques en étaient blêmes. On se hâtait de prévenir les provinces. Qui badigeonnait, qui mettait des housses. Ouf!

Les députés du jour connurent l'exil, au fond des mines de sel. "ça sera comme ça ton sur ton!", ricannèrent les gens du pouvoir.

Ils avaient recouvert de linge sale le soleil: échaussé nos amours; fait fructifier nos poubelles. Des crédits supplémentaires furent attribués au Vent, qui forma trust, s'associant les vampires. Le froid grandit, gênant les syndicats, disloquant les meetings. Des enfants puants installèrent partout leur tête d'emballage. Pour se venger du Sud, ils y installèrent des banquises.

De ville en ville, aux flambeaux, on promenait la fête en cage.

Jean Breton
(Vacarme au secret)

Dans le noir nous verrons clair mes frères.
Dans le labyrinthe nous trouverons la voie droite.
Carcasse, où est ta place ici, gêneuse, pisseuse, pot cassé?
Poulie gémissante, comme tu vas sentir les cordages
tendus des quatre mondes!
Comme je vais t'écarteler!

Henri Michaux (La nuit remue)

De peur que son seul arbre ne s'enfuie
 il l'attache au pied de son cheval
 que sa maison n'ait le mal de terre
 il la construit sur un plateau
 que son ruisseau ne se suicide dans la rivière
 il le nomme eau stagnante, l'enferme dans un puits
 que son jardin n'écoute les vents étranges
 il le plie trois fois, l'enferme dans son grenier
 de peur que ses oiseaux n'émigrent
 il chauffe les saisons
 interdit aux feuilles de tomber
 cloue sur les branches les désobéissantes
 et cache sous sa peau leur permis de voyager
 de peur que son nom ne s'use
 il l'attache par une corde au bout de sa langue
 et pour ressusciter avec les saisons
 IL NOMME TERRE L'ESPACE DE SON CORPS

Vénus Khoury-Ghata
 (Au sud du silence)

L'arbre riche de ton cœur
 a peut-être besoin de l'eau blanche de ma tendresse?
 nous descendrons ensemble, bientôt
 à ce petit jardin sombre
 où fleurit un soleil violet
 que tu me donnerais du doigt-
 la pelouse sera rousse,
 où nous roulerons en brulant!
 sous les fleurs cinglées de solitude
 et de lune verte.
 Je ne dirai rien
 jamais tu ne diras quelque chose
 Nous serons ensemble
 si bien, qu'il sera inutile
 d'user le galet d'une seule parole,
 jardiniers médiévaux
 de nos cœurs entrebranchés:
 Peut-être!
 Pour vivre,
 il faut nous enterrer dans toi.

Jean-Paul Klée
 (La Résurrection
 alsacienne)

la vie n'est qu'une soufflerie jaune
 qui dort sous le criminel clair de lune,
 et 3 milliards de pierrots blancs rouges
 noirs attendent, sur leur lit d'hôpital.
 en fumant les feuilles rousses du pauvre
 automne désespéré-
 dieu n'est qu'une lampe à tisane,
 au planfond crevé du ciel!...

Jean-Paul Klée
 (La Résurrection
 alsacienne)

VILLE

On cherche en vain son ciel
 Dans le regard de ceux
 A qui l'on demande une rue
 Où trouver l'amitié d'un arbre,
 Ces rues comme des sarcophages
 Où l'on vient essayer sa mort
 Monde de chenilles arpeuteuses
 Glissement souple des échines
 L'un contre l'autre répété
 Tiédeur corrosive des foules
 Toutes ces vies parallèles
 Sans horizon pour les joindre
 Dans les cités d'indifférence.

Ils appellent fraternité la cohabitation
 Ils refusent le halo autour des choses
 Coupés les cheminements du feu
 Terni de cendre l'héritage
 Pitié pour les oreilles sourdes au chant
 du monde
 Pour les oreillères mises à l'homme de trait,
 Qui ne verra le ciel qu'à sa lucarne
 Et ceux pour qui le temps est à tuer.

Roger Milliot
 (Qui?)